

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 36

Artikel: Tant pis
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

déjeuner, que deux bâtons glacés avec son chocolat à la crème. Mais cela ne nous empêchera pas de nous occuper tantôt des concessions pour nos petits amis.

Mlle HÉLOÏSE. — Vous entendez bien ne faire éduquer pour tous deux qu'un seul et même caveau ?

Mme OLYMPE. — Oui, un caveau à deux tombes. Il est bien inutile, n'est-ce pas, d'en aménager plus de deux ? S'il nous arrivait de survivre à Mounoute ou à Azor, nous ne voudrions pas leur donner de successeurs, n'est-il pas vrai ? Qui donc pourrait les remplacer ?

Mlle HÉLOÏSE. — Personne !... (*Se tournant vers Mounoute.*) O mon aristocratique Mounoute ! ma reine des chatte !

Mme OLYMPE. — Vous savez ce qu'Azor est pour moi ?... Feu M. de Piédebieche... Hélas ! qu'il jouisse de son repos... Feu M. de Piédebieche... Je ne veux pas ternir sa mémoire ; mais enfin, son caractère, ses goûts, ses idées, tout chez lui m'était antipathique, et le destin nous a comblés de ses faveurs en nous séparant. Le pauvre cher homme était d'une obstination inimaginable ; il n'eût cédé en quoi que ce fût. Moi non plus, comme de juste ; mais moi, c'était par principe ; lui, toujours par pur entêtement. Cependant, quand, de guerre las, M. de Piédebieche s'en allait en claquant les portes, il me lançait un regard qui me remuait le cœur. Eh bien, croyez-vous que quand je suis contrainte de gronder Azor, je découvre dans ses yeux humides quelque chose de l'expression de mon pauvre... (*Elle sort son mouchoir et pleure dedans.*)

Mlle HÉLOÏSE. — Je vous comprends, chère amie. (*Elle soupire et renifle bruyamment.*) Quelle épreuve que le mariage ! Je rends grâce à la Providence de ne m'avoir pas fait rencontrer mon idéal ! A propos, ma bonne Olympe, je dois vous remercier pour le charmant petit meuble que vous avez mis dans mon appartement, à l'intention de Mounoute. Je pourrai y serrer ses tapis, ses pardessus, ses collets, ses jouets ; il y a même une cassette pour ses bijoux... Voulez-vous me permettre d'offrir cette bagatelle à Azor, pour marquer ce jour fortuné ? (*Elle tend à Mme Olympe un écrin minuscule.*)

Mme OLYMPE (*Poussant un cri de surprise.*) — Oh ! ravissant !... Un collier en or, avec médaillon ! Et, dans le médaillon, les portraits d'Azor et de Mounoute ! Il n'y a que votre cœur, ma tendre amie, qui ait de ces délicates attentions. (*Les deux dames s'embrassent.*)

CATHERINE. — Madame est servie.

Mme OLYMPE. — Nous venons ; mais envoyez-nous tout d'abord Colette et Jean-Louis.

(*Azor et Mounoute ne bougent pas de leurs fauteuils.*)

SCÈNE III

Mme Olympe, Mlle Héloïse, Colette, Jean-Louis.

Mme OLYMPE. (*Parlant aux domestiques.*) — Mlle de La Crapaudine et moi, nous sortirons si l'on après déjeuner. Nous vous laissons les petits compagnons. Vous en aurez grand soin, n'est-ce pas ?

JEAN-Louis et COLETTE, en même temps. — Oui, madame... Oui, mademoiselle.

Mme OLYMPE. — Après leur somme, vous leur servirez les deux choux à la crème que j'ai mis de côté. Pour vous-mêmes, il y aura à l'office des beurrees que Catherine a reçu l'ordre de vous préparer. Vous pourrez ensuite amuser les petits compagnons sur la terrasse. S'ils désirent aller plus loin, vous n'oublierez pas de mettre ses caoutchoucs à Azor. (*Mme Olympe et Mlle Héloïse sortent au bras l'une de l'autre. Jean-Louis et Colette, singeant leurs maîtresses, vont et viennent bras à bras.*)

SCÈNE IV

Jean-Louis et Colette. — (*Azor et Mounoute sur leurs fauteuils.*)

COLETTE. — Eh bien, Jean-Louis, qu'allons-

nous entreprendre ? Attendrons-nous pour promener nos intéressants quadrupèdes qu'ils aient digéré leurs choux à la crème ?

JEAN-Louis. — Leurs choux à la crème ! Mais ils ne les mangeraient pas ; ils en sont dégoûtés !

COLETTE. — Si nous nous les administriions, par dévouement ?

JEAN-Louis. — Succulente idée ! Je cours les chercher (*Il passe à la salle à manger et revient avec les deux choux.*) S'agenouillant devant Colette et minaudant à la façon de Mlle Héloïse : « Ma toute bonne, me feriez-vous la grâce d'accepter une bouchée ?... »

COLETTE. — (*Se servant.*) Monsieur d'Echandens, vous êtes le plus galant chevalier du monde.

JEAN-Louis. — Et vous, mademoiselle de Prêverenges, vous surpassez en beauté et en esprit toutes les grandes dames de Paris (*Ils avaient leurs choux.*)

COLETTE. — Sortons, maintenant... Va mettre les caoutchoucs à ton cabot.

JEAN-Louis. — Ma foi ! non ; c'est la mer à boire pour les lui enfiler et surtout pour les ôter. J'aime mieux le porter tout le long de la promenade. Si nous allions au parc du quartier, hein ? On se mire dans la boule de verre du rond-point, cela amuse même Azor et Mounoute.

COLETTE. — Mademoiselle m'a dit en partant de ne pas aller au parc, que ces dames n'avaient pas l'intention de passer par là.

JEAN-Louis. — Alors, elles n'en sauront rien.

SCÈNE V

Les mêmes. Catherine, Joséphine

CATHERINE. — Voici Joséphine, qui demande à parler à ces dames.

JEAN-Louis. — Vous savez bien qu'elles sont absentes.

CATHERINE. — Et moi, je n'ai pas le temps d'entendre l'histoire de cette petiole, rapport au dîner de gala de ce soir. Mlle de La Crapaudine pend la crêmaillerre, avec l'aide de Mme de Piédebieche. Il y aura un tas de monde, sans compter tous les Azors et les Mounoutes du quartier. Je vole aux fournaux abandonnés par Colette. (*Elle sort.*)

COLETTE, à Joséphine. — Approche donc, petite. Rapportes-tu déjà le linge de Mme de Piédebieche ?

JOSÉPHINE. — Non, je venais demander un grand service à ces dames.... Hier.... hier.... Vous savez que je n'avais plus au monde que ma bonne grand'mère. (*Elle pleure*)... Hier, elle est morte.

COLETTE. — Pauvre petite !

JEAN-Louis. — Oui, pauvre gosse ! On la mettra dans un orphelinat. Je sais ce que c'est : j'y ai passé.

JOSÉPHINE. — Non, la patronne de grand'mère veut bien me garder. C'est une brave femme, un peu rude, mais qui a du cœur. Elle m'apprendra son métier de blanchisseuse et de repasseuse. Quand je le saurai, je resterai deux ans ouvrière chez elle, sans gages, pour la dédommager de ses peines.

JEAN-Louis. — C'est dur.

COLETTE. — Oui, plus pénible que notre service ; mais au moins elle aura une fois un gagne-pain, tandis que nous, qui avons la vie facile, n'apprenons rien qui vaille.

JOSÉPHINE. — Comme la patronne fait déjà tout pour moi, je n'ose lui demander encore de quoi mettre sur la tombe de grand'mère une petite croix avec son nom... Alors, j'ai pensé à ces dames... Si elles le veulent bien, je ne courrai pas le risque de ne pas retrouver la place où repose grand'mère... (*Elle pleure plus fort.*)

COLETTE. — Ne pleure pas. Nos maîtresses sont bonnes et riches ; elles ne te laisseront pas dans la peine. Reviens dans la soirée. Nous sommes obligés de sortir. (*Joséphine s'en va.*)

Jean-Louis, j'emporte Mounoute ; prends ton Azor, et filons. (*Ils sortent en tenant dans leurs bras la chatte et le petit chien.*) (A suivre.)

Mme B. F.

Tant pis. — On est à dîner. Un convive lance, dans la conversation, une épigramme à son voisin

— N'insiste pas, fait la maîtresse de la maison, il n'entend pas la plaisanterie.

— Ah ! il est susceptible ?

— Non, il est sourd.

Pas aimable, la reine. — Lorsque la reine Elisabeth d'Angleterre visita Coventry, les bourgeois de cette ville lui présentèrent l'adresse suivante :

« Nous, habitants de Coventry, sommes fort joyeux de voir votre Gracieuse Majesté... Bon Dieu ! que vous êtes belle ! »

La reine y répondit :

« Ma gracieuse Majesté est fort joyeuse de vous voir, messieurs les bourgeois de Coventry... Bon Dieu ! que vous êtes sots ! »

Sonnets rustiques.

La cuisine est blanchie à la chaux et pavée ; Dès l'aube les sabots y font leur carillon, Et quand dans l'âtre meurt la flamme, le grillon Y reprend sa chanson sous la cendre couvée.

A midi, la limpide lumière entravée Par les rideaux à grosses fleurs tombe d'aplomb. Le pot vert et pansu qu'emplit le cidre blond Allume une étincelle en l'ombre soulevée.

Nous avons marché tout le jour en nous guidant Vers l'humble but, flévreux de notre nostalgie, Le front au vent, les yeux ardents dans l'air ardent.

Mais le soir est venu sous la voûte rouge Et notre cœur construit et travaille pendant Qu'heureux nous veillons seuls, tout seuls, à la [bougie].

Le village est penché sur le ruisseau qui court, Sur la mousse du chaume et la tuile ruissèle Le grand soleil si doux ! Les vitres étincellent Sur la route aveuglante où la fontaine sourd.

Viens, l'arrivée approche et le chemin est court. Nos pas s'arrêtent à la chaumiére, celle Où dans le demi-jour luit la jaune vaisselle ; Le sonore patois nous rira dès la cour.

La chambre nous attend, là-haut sur la travée : Petite, blanche, telle enfin que l'a rêvée Ce rêve de bonheur que tu fais si souvent.

Par la fenêtre aux blanches rideaux, on voit la houle Du tréfle et du blé vert inclinés dans le vent Et dans la paix des champs si grande l'heure y coule.

(Revue de Belles-lettres). H. von ZIEGLER, Genève.

On crâno tsévau.

Patet avâi tsandzi dè tsévau à la faire de Cosené, po sin que lo sin étai un bocon trào vi.

On part dè dzo apri, se trovâvè à la pinta.

— Et pi ! que lài fâ lo cabartier, lo tsévau que vo'z'ai atsetâ est-te épouairâo ?

— Oh na ! pas pi ! vouaiquie trâi nés que cutsé tot solet à l'éträblio.

Lo borriaú dâi leivra.

On gaillâ dè pè F***, qu'étai vévo d'on je, avâi lão diablô po alla tsassi.

On dzo, dâi farceus se diront : No fau djuï on tor à cé patifou de Sami, que boitè d'on je et que vâo tsassi quand mimo. No z'allein metrè on leivra eimpaillâ dein on'adze. Le vâo teri dessus, lo bêtâ.

Mâ la fenna à Sami qu'avâi oïu l'afférè, va vito lo redipeta à s'n'hommo, ein lâi deseint : « Fâ atteinchon, Sami, tê faut bin aôvri loje, se te ne vâo pas que tot lo veladzo rizant dè tê ».

Don, lo leindeman matin, Sami preind son petâiru et s'ein va tsassi.